



JACUZI

Novembre 2024

Jacuzi
est une édition
périodique
d'entretiens
de la coopérative
de recherche
de l'ESACM



Il y a quatre ans, Matthieu Dussol passait son DSRA dans la maison qu'il venait d'acquérir dans le paysage du Cantal au pied du Puy Mary. Ce diplôme spécifique accompagné par Rémy Héritier dura trois jours avec un jury composé de Madeleine Aktypi, Ariane Michel et Maxime Guitton. Ce *Jacuzi*, en proposant de revenir sur ce moment, inaugure une série de numéros revenant sur l'histoire de la coopérative par l'intermédiaire de discussions avec ses actrices, pour en constituer à la fois une archive vivante, mais aussi énoncer, déplier, revoir une série de formes de recherches inventées au sein de la coopérative de l'ESACM depuis 2014, date de la mise en place du 3^e cycle de recherche.

Dans ce *Jacuzi*, Matthieu retrace le chemin caillouteux qui l'a mené jusqu'à son DSRA et nous fait part de sa construction fabriquée d'ellipses, de sauts, d'anachronismes agencés qui lui ont permis d'y arriver.

1^{ère} de couverture : Montagne en résine dans la main de Matthieu Dussol et Michèle Martel au soleil sur la terrasse de la maison du Claux.

4^{ème} de couverture : Feu de joie dans la nuit avec le jury, le deuxième jour du DSRA près de la maison du Claux.

DSRA

Diplôme Supérieur de Recherche en Art est un diplôme d'établissement qui vient clore le 3^{ème} cycle à l'ESACM. Ce 3^{ème} cycle correspond à une phase de recherche de 3 ans minimum.

Madeleine Aktipi

Madeleine Aktipi est poète/esse, artiste avec un intérêt particulier pour l'histoire et la philosophie des média/médiums ainsi que pour les luttes féministes non-binaires et les écologies Queer. Elle enseigne à l'école des Beaux-arts de Bordeaux.

Maxime Guitton

Maxime Guitton est programmateur musical, commissaire et responsable de la recherche et de la programmation artistique à l'école des Beaux-arts de Marseille. Il a programmé en 2015 un cycle intitulé "Montagne : la terre exhaussée" au Museum national d'Histoire naturelle.

Ariane Michel

Ariane Michel est artiste vidéaste. Elle réalise des films et des installations qui mettent en jeu les manières de percevoir le monde. Elle investit des territoires non-humains avec les outils du cinéma en manipulant la perception, l'échelle, la hiérarchie entre les êtres.

Rémy Héritier

Rémy Héritier est danseur, chorégraphe et chercheur. Il a été chercheur à la coopérative de recherche entre 2016 et 2018 puis enseignant à l'ESACM jusqu'en 2021.

réfèrent DSRA

Les référent·es accompagnent le·la candidat·e dans la constitution du jury et dans la mise en oeuvre du DSRA. Ils s'engagent à respecter le cadre préalablement défini avec le·la candidat·e. Ils sont garant·es du temps long de la recherche.

Alex :

Première question... Alors que tu avais quitté la coopérative de recherche de l'ESACM depuis deux ans, tu as décidé, finalement, en 2021, de passer ton DSRA. Pourquoi ?

Matthieu :

En fait, ça n'est jamais sorti de ma tête. Je crois que j'avais besoin de prendre du temps pour rassembler un peu mes idées, de prendre le temps parce que je ne suis pas certain qu'au bout de trois ans j'avais suffisamment de choses, d'objets, d'avoir suffisamment poussé une réflexion pour me sentir prêt. Je ne voyais pas de forme en fait. Je ne voyais pas comment agencer tout ce que j'avais amassé comme objets, comme idées, comme envies. Prendre deux ans en dehors de l'école aussi m'a fait du bien parce que j'ai quand même fait les cinq années à l'école, de la 1^{ère} à la 5^{ème} année, plus les trois ans de coopérative dans la foulée. Donc, je crois que j'avais besoin d'un peu de recul tout simplement pour pouvoir me lancer dans ce DSRA. En plus, entre temps, il y a eu presque une année de Covid qui a été un sacré truc pour mon jury et moi car l'idée de départ était de leur envoyer des objets et d'aller à leur rencontre. Je souhaitais que le DSRA ne soit pas un « super DNSEP » mais plutôt un moment de partage entre pairs. L'idée d'aller à leur rencontre avec des objets qu'ils pouvaient garder jusqu'au moment du diplôme me plaisait beaucoup, mais ça n'a pas pu se faire à cause du Covid et ça a annulé pas mal de choses que j'avais mises en place. Il y a eu alors des tentatives de leur montrer des choses par écrans interposés comme des visioconférences et à chaque fois, ça tombait un petit peu à l'eau parce que je n'étais pas du tout dans cette chose-là. Je n'avais pas prévu que ça se passe comme ça. Ça a donc repoussé aussi encore un peu l'échéance.

Michèle :

Oui, ça a empêché le scénario de départ, tu as dû réajuster sans cesse ce scénario et cette hypothèse de départ, d'envoyer d'abord des objets et de venir ensuite en discuter une fois les objets réunis.

Matthieu :

Oui, c'était ça. Il y a eu une décision qui a été prise, celle d'envoyer les objets.

Alex :

C'est peut-être un peu abstrait pour les personnes qui ne connaissent pas ton travail. De quels objets parles-tu ?

Matthieu :

Oui. En fait, on a commencé par échanger plusieurs fois à cinq : avec les trois personnes du jury qui étaient Madeleine Aktipi, Maxime Guitton, Ariane Michel, et Rémy Héritier qui était mon référent pour le DSRA. On a fait deux visios toutes les cinq. J'avais fait beaucoup de rushs vidéos pendant ma recherche que j'avais du mal à agencer ensemble. Parce que l'idée de départ était de faire des épisodes, une sorte de série.

Pendant ces visioconférences, je montrais pas mal de rushs qui se chevauchaient, se percutaient sur un partage d'écran, ces images n'étaient pas forcément montées. C'était quelques séquences mais c'était un peu décevant car ça prenait une forme performée qui ne me convenait pas. Je commentais des images alors qu'elles devaient parler d'elles-mêmes. Bref, cette idée d'épisodes s'est un peu délitée.

Et c'est à ce moment que les objets sont arrivés. Il y avait une petite sculpture en résine 3D que j'avais fait avec Félicien Pecquet qui est architecte. Celle-ci avait été réalisée à partir d'une animation 3D et reprenait la forme d'une montagne à côté du pôle Nord à Pyramiden. Cet objet, je l'ai envoyé à Maxime Guitton.

Le deuxième objet était un tissu avec juste un trait dessiné à la bombe orange qui reprenait une sorte d'itinéraire ou de cartographie un peu abstraite, c'était pour moi à la fois une peinture minimaliste et aussi une nappe dont je savais qu'elle servirait pendant un repas pour le DSRA.

Et le troisième objet était une plaque en titane qui reprenait le format d'un écran 16/9 où était gravé au format sous-titre, le nom de ma recherche qui était *A very friendly place*. Donc, iels ont reçu ces objets sans aucune explication. Et l'idée, c'était qu'iels puissent se les approprier, essayer d'imaginer des choses à travers ces objets, ce que pourrait être le moment du DSRA. Je souhaitais qu'iels les prennent avec eux jusqu'à Clermont, le jour du diplôme.

Michèle :

Pour préciser, ton idée première était de leur envoyer ces objets et que tu ailles les voir chez eux pour leur en parler avant qu'iels soient réunis pour le DSRA. Mais le Covid en a décidé autrement.

Matthieu :

Oui, l'idée c'était ça. C'était d'aller à leur rencontre, d'aller les rencontrer chez eux ou en tout cas dans un endroit qu'iels auraient choisi et que ces objets prennent les devants sur moi.

Michèle :

Avec le Covid, ça a été remplacé par ces visios qui n'ont pas été satisfaisantes parce que ça t'emmenait à un endroit justement où tu performais tes rushs.

Matthieu :

Oui ça a été pour eux comme pour moi un moment assez bizarre, parce qu'en fait moi je ne savais pas du tout où j'allais avec ces sortes de vidéos performées, et eux ne comprenaient absolument pas où j'allais...

Puis, on a décidé de faire des entretiens en face à face, toujours en visio, mais à deux avec les un-es et les autres. Chacun et chacune voyait des directions différentes. Personne n'y voyait la même chose forcément, et moi ça m'a pas mal aidé à reconstruire quelque chose pour finaliser le diplôme.

Michèle :

Est-ce qu'on peut parler de Rémy Héritier qui a été ton référent pour ce DSRA ?

Matthieu :

Oui, le point de départ est simple, on était ensemble en recherche. Il est venu faire une ou deux années en tant que chercheur. On s'est rencontrés là autour de discussions sur la danse, sur des choses que j'avais vues, qu'on avait en commun.

Aussi, on partageait une passion qui est la montagne, les activités de montagne comme l'alpinisme, le ski, l'escalade. Et pour mon DSRA, le point de départ a été un voyage qu'on a fait à plusieurs pour la recherche de Pierre Frulloni où étaient présent-es Vincent Blesbois et Marina Guyot. On est partis en Grèce et Rémy nous a rejoint pendant une semaine pour tenter de monter en haut du Mont Olympe.

Je crois que ça a amorcé quelque chose entre nous, une envie pour lui de retourner « à la montagne », parce qu'il l'avait un peu arrêté, et pour moi également, c'est quelque chose que j'avais abandonné pendant mes années d'études. Ça a donc ressurgi pendant la recherche, et c'est devenu central, notamment sur des questions qui circulaient dans ma recherche, des questions frontalières ou comment on passe d'un territoire à un autre. Puis, on a grimpé le Mont Dolent. C'est un sommet des Alpes qui culmine à presque 4000 mètres d'altitude et c'est un des seuls tripoints de France.

Félien Pecquet

Félien Pecquet-Caumeil est architecte/urbaniste.

Il a co-fondé l'agence MEAT.

Pyramiden

Pyramiden est une ancienne localité du Svalbard, un campement soviétique et une communauté minière située sur l'île principale de Spitzberg. Son nom lui vient d'une montagne en forme de pyramide au pied de laquelle elle fut fondée par des Suédois en 1910. En 1926, les Russes l'ont rachetée, pour à leur tour la vendre à la compagnie minière Arktikougol en 1931. L'arrêt de l'exploitation minière remonte au 31 mars 1998. La ville est alors abandonnée, et seulement 7 gardiens l'occupent pendant la saison estivale. Elle fait désormais partie de la longue liste des villes fantômes du Spitzberg, comme Grumantbyen, Colesbukta ou Advent City.

Pierre Frulloni

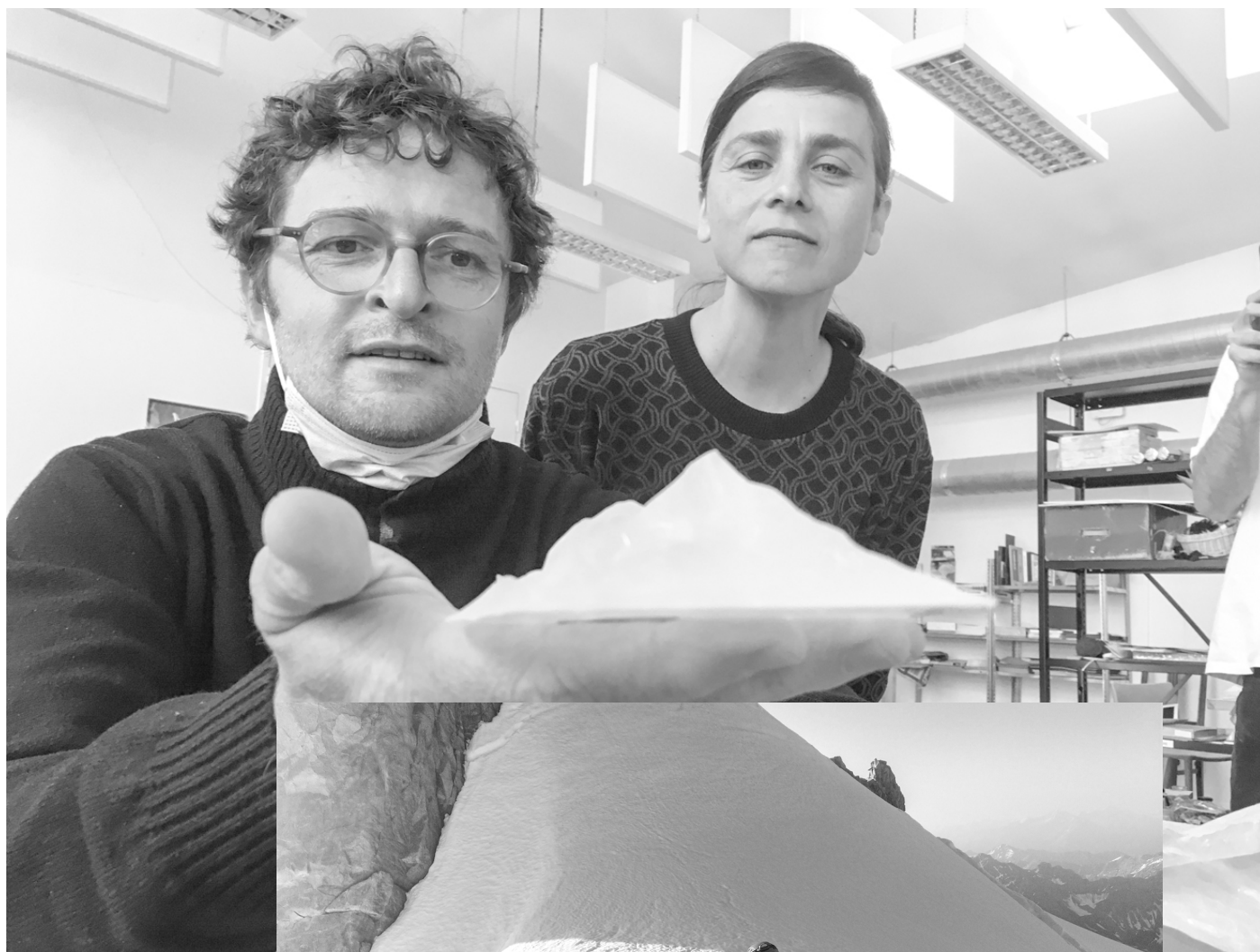
Pierre Frulloni est diplômé d'un DNSEP à l'ESACM en 2014. Il a ensuite obtenu en 2017 le premier Diplôme Supérieur de Recherche en Art (DSRA) de l'ESACM avec les félicitations du jury composé de l'écrivain et traducteur Brice Matthieussent et des artistes Guillaume Constantin et Laura Gozlan.

Vincent Blesbois

Vincent Blesbois est photographe, il a été étudiant à l'ESACM et a obtenu son DNSEP en 2009. Il a été président et membre du collectif « Les Ateliers » entre 2013 et 2020.

Marina Guyot

Marina Guyot est plasticienne et créatrice textile et de bijoux. Elle a obtenu son DSNEP en 2014 à l'ESACM, après un passage à l'école des Beaux-arts de Nîmes. Lauréate du programme Bains d'Huile, elle occupe depuis 2022 un des 3 ateliers-logements mis à disposition de la Ville de Clermont-Ferrand.



1



2

1. Maxime Guitton et Madeleine Aktypi découvrant un des objets envoyés par Matthieu.
2. Rémy Héritier pendant la montée vers le tripoint sur le Mont Blanc.





3

1. Détail de la plaque en métal gravée «a very friendly place».
2. Rémy Héritier, Matthieu Dussol et Maxime Guitton lors du premier jour du DSRA..
3. Photo de «cordée» prise par les frères Bisson pendant l'ascension du Mont-Blanc en 1861.



1



2

1. Maison au Claux achetée par Matthieu et Clara avant les travaux.
2. Intérieur de la maison au Claux pendant les travaux.

Mont Dolent

Le Dolent est un sommet de 3 823 mètres d'altitude du massif du Mont-Blanc. Les frontières entre la France, l'Italie et la Suisse se situent au sommet de celui-ci. C'est un des rare tripoint en France.

tripoint

Un tripoint (ou trijonction) est, en géographie, un point de la surface de la Terre commun à trois entités administratives de même niveau, c'est-à-dire où trois limites administratives (dont les frontières nationales) se rejoignent.

Clara Puleio

Clara Puleio est artiste et assistante d'enseignement aux pratiques d'éditions et arts imprimés à l'ESACM. Elle a obtenu son DNSEP en 2015 et collabore régulièrement avec plusieurs artistes. Elle met en place actuellement un programme de résidence, d'atelier d'été et une maison d'édition au Claux.

Kostia

Kostia est l'autre prénom possible de Constantin Jopeck, artiste et résident à la coopérative de Recherche de l'ESACM ayant obtenu son DSRA en décembre 2022.

C'est-à-dire que quand on arrive au sommet, un micro « no man's land » se situe proche de la vierge érigée. C'est un point entre trois territoires, une frontière entre la France, la Suisse et l'Italie.

Je voulais partager cette expérience-là avec Rémy pour amorcer des échanges autour de ça. On cherchait ensemble à quoi pouvait nous amener une marche comme celle-là. En Grèce, on était à côté d'une personne, Pierre, qui avait la capacité de ramener des objets d'un voyage et d'en fabriquer des objets d'art alors que nous, on se posait la question de savoir à quoi ça sert de voyager pour fabriquer des choses. Donc, c'est comme ça que ça a commencé. Puis après, on ne se voyait pas très régulièrement. Donc on a pas mal échangé par mail sur mes souhaits. Rémy était super attentif à des choses qui me tenaient vraiment à cœur, et notamment la volonté de ne pas faire un « super DNSEP ». Je n'avais pas trop de solutions et on a vraiment cherché ensemble.

Alex :

Comment et de quelle façon as-tu pensé le scénario de ton DSRA, justement pour ne pas faire un « super DNSEP » ?

Matthieu :

Je trouvais ça intéressant de dévoiler des choses à l'avance, que le jury soit déjà un petit peu alimenté par ce que je pourrais proposer. Et bizarrement, le moment même du diplôme s'est construit quasiment 15 jours avant. Comme je le disais, j'ai eu pendant cinq ans beaucoup de mal à monter mes images. Et je crois qu'il fallait que je sois au pied du mur pour réussir à le faire, travailler avec tout ce que j'avais pu accumuler. Il y avait notamment un bout de film que j'avais fait à Thiers les années précédentes pendant une résidence que je n'arrivais pas à monter.

J'ai décidé, en revoyant ces images, de les monter, peut-être moins précisément ou différemment de ce que j'aurais voulu. Par exemple, les personnages dans le film de Thiers sont habillés d'une certaine manière. J'ai donc décidé de m'habiller de la même manière le jour du diplôme pour faire un lien avec le film, qu'il ne soit pas uniquement sur un écran, que le/les personnages soient multiples et visibles dans différentes temporalités. C'est à partir de ce moment-là que je me suis dit que si je devenais un des personnages du film, que pouvait devenir cette journée ? Est-ce qu'elle devenait un scénario ? Est-ce qu'elle devenait un film ? Est-ce qu'elle faisait image, en tout cas, tout au long de la journée ? Il y avait aussi cette idée, j'avais des envies de cinéma et de travail en équipe depuis le début, chose qui ne s'est pas vraiment faite sur les cinq ans. Enfin, c'est arrivé par touche, mais il n'y a pas eu de moment, comme je l'espérais, de regroupement. Et donc, pour peut-être pousser le curseur un peu plus loin du film ou du cinéma, où on travaille généralement en équipe, je voulais inviter au moment du diplôme plusieurs personnes, dont vous, à faire partie de tout ça : avec une équipe s'occupant du catering (restauration), une équipe s'occupant du filmage et de la marche, du suivi de ce déplacement pédestre et une équipe technique. Et puis, il y avait le jury, qui faisait aussi partie de ce scénario, iels étaient à la fois des personnages et à la fois réalisateurs et réalisatrices de leurs propres objets.

Parce qu'il y a un point, pour moi, qui a été hyper important que je n'étais pas certain de pouvoir tenir et qui me mettait dans une situation un peu complexe. J'avais l'idée qu'iels viennent chez nous, dans une maison que je venais d'acheter avec Clara. Alors qu'on était en plein dans les travaux, je me suis dit que cet objet pouvait aussi être le décor du scénario et un futur objet plastique. Donc cette maison devenait très importante puisque cela allait être l'endroit où le diplôme allait se passer. C'était un point de ralliement aussi, pour un repas, pour que tout le monde puisse se rencontrer. Mais quand le jury est arrivé en voiture avec Rémy et Kostia, je crois qu'iels étaient... Ça fait cinq, iels étaient toutes les cinq en voiture. À peine sorti-es de la voiture, Madeleine a commencé à me poser beaucoup de questions sur ce qu'iels allaient faire.

Moi, je m'étais donné cet objectif de ne jamais répondre à des questions plastiques, ou ce qui concernait mon travail, en tout cas, au moins pendant la durée de la marche. Ça les a un peu déstabilisé-es. Et moi, je ne pensais pas le tenir.

Et ce qui est assez beau, c'est qu'au bout d'une demi-heure, tout le monde a commencé à oublier ça, et c'est là que le film a commencé, j'ai l'impression. C'est-à-dire que les personnes se sont mises soit par deux, soit par trois, en commençant à discuter. Et moi, j'avais juste dit que je ne parlerai pas de ça, mais que je répondrai à toutes les questions qui concernent ce qu'on voit autour de nous. Donc j'étais un peu comme un guide de montagne, un personnage, comme ce qu'on avait pu déjà faire avec Rémy.

Michèle :

Tu dis que la maison était un décor, mais il n'y avait pas qu'elle, il y avait aussi le Puy Mary qui était un autre décor et le contexte de la maison.

Matthieu :

Oui, le Puy Mary c'est comme le climax du film. C'est-à-dire qu'en plus de leur avoir dit que je ne parlerai pas, que je ne parlerai que de ce qu'on voit, l'idée était qu'on atteigne un sommet du Cantal qui s'appelle le Puy Mary, qui n'est pas un sommet très haut, mais ça faisait quand même une marche relativement longue. Et je leur ai dit au départ de la marche que si nous partons ensemble, cela veut dire aussi que nous arrivons ensemble. Si quelqu'un-e se sent fatigué-e, se blesse, n'a plus envie, n'est pas dans la capacité ou quoi que ce soit, on décide toutes de ne pas aller au bout. Donc, ça, c'était un peu le défi, enfin, pas le défi, mais c'était... Oui, ça se rapproche vraiment, encore une fois, du guide, de ce que c'est que d'être en montagne. Si on est attaché à quelqu'un-e et qu'il y a une des deux personnes qui est mal, on redescend ensemble. Il n'y en a pas un ou une qui monte tout-e seul-e et puis qui redescend.

J'ai du mal avec cette expression aujourd'hui, parce qu'elle a été mal employée, mais c'est vraiment une cordée. En fait, ça me rappelle des images des frères Bisson, qui sont des photographes du 19^{ème}, du début du 19^{ème} et qui étaient des photographes de montagne. Ils escaladaient les glaciers avec des grandes équipes, presque des équipes de cinéma pour faire des photographies. Je trouve ça assez beau d'arriver à réunir une équipe pour mettre en lumière un moment qui dure quelques centièmes de secondes. On peut trouver des photos de toutes ces équipes sur des glaciers et c'est peut-être ce genre d'images qui m'a amené à vouloir faire quelque chose comme ça aussi.

Et par rapport à la maison, j'y repense en fait, quand on l'a achetée, il n'y avait pas du tout l'idée d'accueillir le DSRA là-bas, car à ce moment-là, il n'y avait rien. Il n'y avait pas de lit, il n'y avait pas de cuisine, il n'y avait presque rien. L'idée est venue relativement naturellement en discutant à la fois avec Rémy, qui trouvait ça complètement logique par rapport à l'endroit où se dirigeait ma recherche et aussi avec Clara car cet espace devait dans un futur devenir aussi un espace de résidence et d'accueil.

Quand nous avons commencé les travaux, puisque c'est une maison en pierre, je me suis renseigné sur des matériaux tels que la chaux ou le bois qui respectent l'habitat ancien, et finalement sont arrivées toutes ces questions plastiques. Je me suis alors rendu compte que ma recherche s'était tellement déplacée qu'elle pouvait venir s'incruster, s'installer dans cette maison.

L'achat de cette maison s'est décidé parce qu'on voulait faire une résidence d'artiste et c'était un bon endroit pour ça car c'est une maison qui est assez grande dans un village un peu paumé, au pied du Puy Mary. Dans le jardin, il y a une énorme grange qui peut servir d'atelier. Elle a servi de mur de projection pendant la présentation des films le soir, le jour du DSRA. Elle commençait déjà à accueillir une forme filmique.

Puy Mary

Le Puy Mary est un sommet des monts du Cantal, vestige du plus grand stratovolcan d'Europe. Il culmine à 1 783 mètres d'altitude.

Les frères Bisson

Les frères Bisson, Louis-Auguste Bisson (1814-1876, dit « Bisson aîné ») et Auguste-Rosalie Bisson (1826-1900, dit « Bisson jeune »), sont deux pionniers de la photographie française. Ils ont été les premiers à essayer de se détacher des techniques imposées par l'usage du daguerréotype, notamment en abandonnant la pose photographique au profit de l'instantané. Actifs dès 1847, les frères Bisson fondent leur originalité sur l'utilisation de très grands tirages. Les frères Bisson restent surtout connus pour leurs séries de photographies sur la thématique du massif du Mont-Blanc, commandées par Napoléon III. Ils ont d'ailleurs réalisé par deux fois l'ascension du Mont-Blanc et rapporté les premières photographies d'alpinisme.

Cette maison devenait à la fois notre habitat, un futur endroit de résidence et un moment de partage. Je pense aussi que c'était important pour moi à ce moment-là de parler de tout cela pendant la soutenance au milieu de ces quatre murs en pierre.

Alex :

Parce que tu parles de scénario, de films, de voyages, mais en fait ce DSRA n'a jamais été filmé.

Matthieu :

Si, il a été filmé, c'est Kostia qui l'a filmé mais je n'ai jamais eu les images, je crois. Ou alors je les ai perdues. D'ailleurs, j'ai perdu mon film aussi que j'ai montré le jour du DSRA.

Il y avait aussi l'idée avec Alex et Philippe, de reprendre les images après, pour les remonter, et en fabriquer un film. Mais en réfléchissant, je crois que je n'en avais pas spécialement envie. Je crois que le moment me suffisait et pas forcément l'envie de remonter tout ça.

Alex :

Tu peux rappeler quand s'est passé ce DSRA ? Je ne me rappelle plus, en juin 2020 ? 2021 ? Juin 2021 ? Comme quoi tout ça prend du temps avec toi, puisqu'en fait on est en train de faire un *Jacuzi* en 2024, c'est-à-dire trois ans après ton DSRA. C'est une longue histoire.

Matthieu :

Oui, c'est une très longue histoire. C'était en mai 2021. Il faisait froid la nuit. Il faisait froid et ma hantise, c'était la météo. Parce qu'il avait plu des cordes la veille, il a plu des cordes le lendemain et le jour du DSRA, il a fait extrêmement beau. J'ai joué sur la chance parce que là, je n'avais pas de roue de secours.

Alex :

La grâce du tournage...

En t'écoutant, il y a des choses que j'avais oubliées. Par exemple, j'avais oublié qu'il y avait eu le Covid à ce moment-là.

Matthieu :

On en était sorti-es, mais les déplacements étaient encore un peu limités, compliqués. Et puis, effectivement, après, c'était aussi la question de la propagation.

Michèle :

Tu avais quitté la recherche deux, trois ans plus tôt, avec un an de Covid en plus. Quand tu as décidé de passer ton DSRA, c'était d'une certaine façon, se tourner vers le passé, puisque tu ramenaient quand même des éléments de ta recherche passée.

Tourner un film, c'est être dans le présent mais aussi spéculer le futur. Celui d'un espace « friendly ». Il y a donc la question du temps. J'imagine que c'est aussi comme ça que tu l'as pensé. Est-ce que tu as envie de dire des choses par rapport à ça ?

Matthieu :

Je ne crois pas l'avoir pensé sur le moment. Sur le moment, c'est d'abord l'endroit, le territoire, l'espace plus que le temps qui est devenu le lieu du tournage.

Comme je vous le disais, j'ai rassemblé un peu mes idées quinze jours, trois semaines avant. J'avais fait un peu table rase de tout ce que j'avais pu accumuler parce que ça m'embrouillait beaucoup.

J'ai été chercher les images à l'essentiel. Il y a quelque chose qui venait vraiment du début de la recherche, c'est le film que j'avais fait avec Vincent Blesbois et Emmy Ols à côté de Thiers. Il m'a semblé pouvoir le mettre en vis-à-vis avec le tournage que j'avais fait quelques jours avant le moment du DSRA. Ces deux films tournés à des périodes très différentes ont été montés ensemble pour en faire un seul film en deux parties.

Dans ce film, il y a un long noir au milieu. Peut-être un peu trop long d'ailleurs, mais en tout cas, il y a un long noir. Et avec le recul, quelques temps après, je me suis rendu compte que c'était justement l'espace flou de la recherche.

Par rapport au temps, je me souviens aussi qu'Ariane avait des problèmes au genou. Elle a voulu s'arrêter au col, qui est quasiment au pied du Puy Mary. Elle a décidé, comme je l'avais dit au départ, de ne pas y aller. Mais elle était un peu interrogative parce que c'est elle qui avait le dernier objet pas encore déployé pendant la marche, cette plaque en titane. Quand elle m'a demandé, on était à table en train de boire un coup, au col, et elle me dit « c'est dommage, mon objet, on ne l'aura pas utilisé ». Je lui ai dit « oui, c'était l'objet de la fin ». Elle m'a répondu « il faut qu'on y aille ». C'est alors elle qui a proposé qu'on y aille toustes, le lendemain matin, en équipe avec les personnes du catering, de la technique.

J'ai trouvé l'idée très belle, aussi par rapport au titre de ma recherche, de ce film, je ne sais pas comment l'appeler. Bref, c'est là qu'Ariane a dit que malgré le fait que j'avais décidé de ne pas parler, j'avais laissé l'espace à chacun et chacune de se rencontrer, de prendre le temps de découvrir certaines choses. Pour elle, le titre *A very friendly place* était vraiment en adéquation avec ce qui s'était passé depuis deux ans, avec comme final l'accueil dans cette maison qui fut tout le long de cette recherche le futur hypothétique de quelque chose. Elle disait « tu nous fais découvrir la source de ton travail ainsi que les possibles futurs de celui-ci, tu nous emmènes marcher, sortir du Covid. Ça fait du bien de se retrouver ensemble ». Parce que le soir, je ne l'ai peut-être pas précisé, le soir, après cette marche, tout le monde était invité à une grande tablée dans cette maison, pour manger toustes ensemble et partager un moment, voir ce fameux film dont j'ai parlé en deux parties avec le noir au milieu. Et c'est l'objet que j'avais envoyé à Madeleine, cette carte avec juste le trait représentant l'itinéraire qu'on avait marché, mais à plat, sans relief, sans rien, qui devenait la nappe.

C'est aussi un objet qui avait été déployé très vite, que j'avais suspendu comme ça pendant la marche, mais sans plus d'explication. Je voulais que tout prenne sens au moment du repas, par les objets qui avaient été déployés, par celui-ci qui finalisait aussi quelque chose le soir, ce regroupement, et les plats cuisinés qui avaient été choisis et qui reprenaient des moments de ma recherche. Il y avait un plat norvégien, parce qu'on était parti au Svalbard filmer des choses quelques années auparavant, un plat avec des cornichons malosol, des cornichons russes, puisque le Svalbard était sous gouvernance norvégienne, mais beaucoup de Russes habitaient là-bas.

Je ne me souviens plus trop du reste du repas, mais en tout cas, tous les éléments du repas provenaient de ces trois années de recherche. Donc oui, c'est encore une fois le temps qui s'étire. Dans l'espace.

Michèle :

Et qui nous amène peut-être... Dans la bouche.

Matthieu :

Oui, Dans la bouche et dans l'espace. L'espace géographique et l'espace du corps, oui.

Emmy Ols

Emmy Ols est artiste. Elle a obtenu son DNSEP à l'ESACM en 2018. Ensuite, Emmy co-fonde l'association «Somme Toute» et ouvre un espace d'atelier/de diffusion avec 13 autres artistes dont l'objectif est de promouvoir la jeune création contemporaine.



1

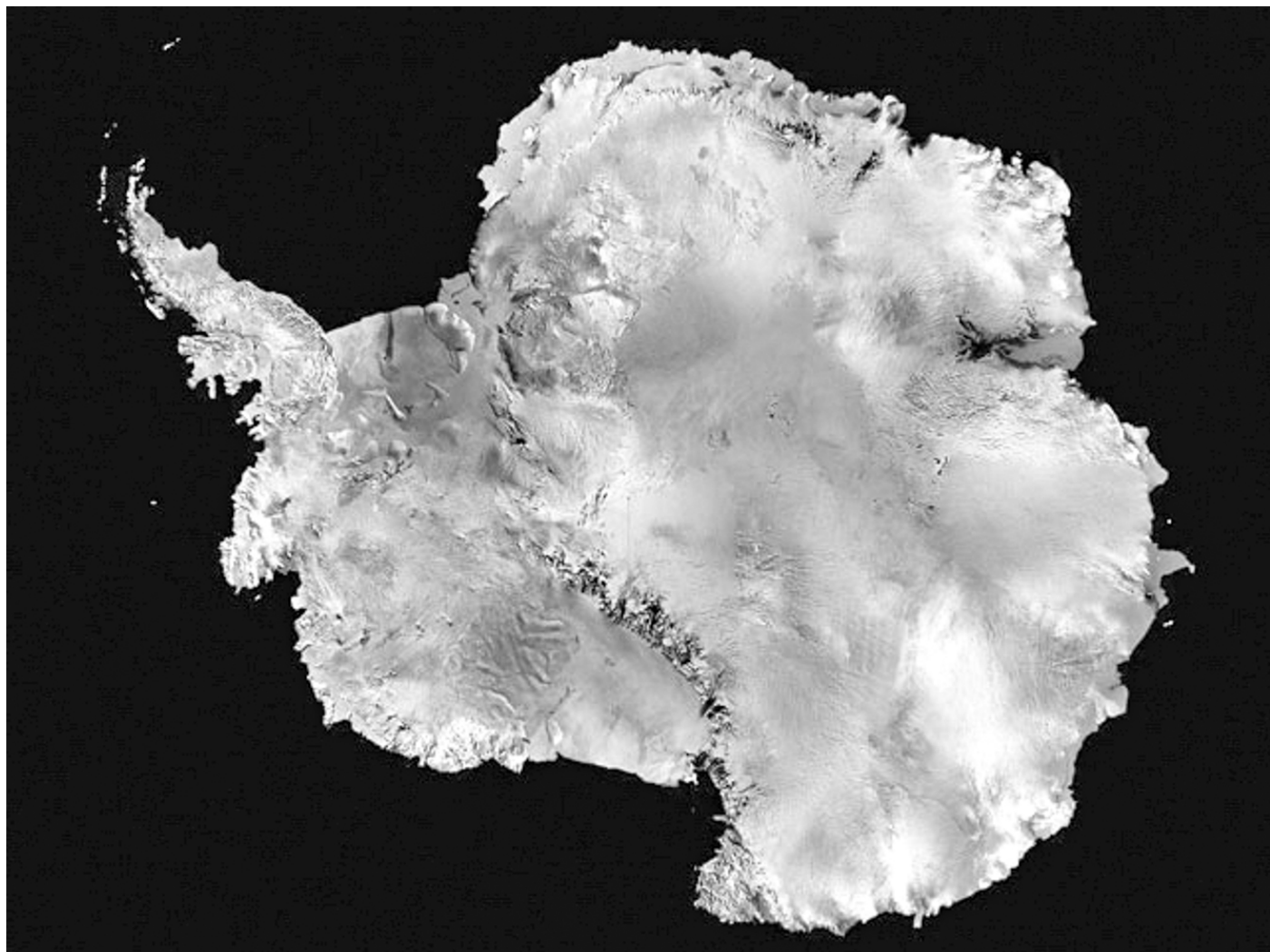


2

1. Images extraites du film tournées par Matthieu avec Vincent Blesbois et Emmy Ols.
2. Salade de harengs et pommes de terre tièdes dégustée le soir du premier jour du DSRA.







1



2

Pages précédente. Alex Pou, Rémy Héritier, Madeleine Aktypi, Maxime Guitton, Philippe Eydieu, Matthieu Dussol, Michèle Martel, Clara Puleio au sommet du Puy Mary le deuxième jour du DSRA.

2. Île du Spitzberg.

3. Pyramiden, photo prise par Matthieu lors d'une visite guidée.

Explorateurs du 17^{ème} et du 18^{ème} siècle

En particulier les explorateurs s'étant intéressés à la conquête du Pôle Nord.

Notamment Roald Amundsen, explorateur et marin norvégien qui fût le premier humain à survoler le pôle Nord en ballon dirigeable puis, avec son équipage à bord du *Fram* (bateau visible au musée éponyme à Oslo) fût le premier à atteindre les deux pôles.

Michèle :

Pour finir, pourquoi ce titre *A very friendly place*?

Matthieu :

Quand on est parti au Svalbard avec Clara, c'était pour... Moi, il y a quelque chose qui me fascinait dans ces paysages du nord, près du Pôle Nord. Tout au long de la recherche, j'avais pas mal accumulé d'informations sur des explorateurs du 17^{ème} et du 18^{ème} siècle qui passaient par cette terre qui n'était qu'un endroit de passage. Une île où ils laissaient des vivres pour leurs expéditions plus au nord leur permettant au retour, de récupérer de la nourriture, de la viande séchée, du sucre qu'ils avaient enfouis sous la neige.

Plus tard, des accords, au début du 20^{ème}, ont été passés, et les pays qui décidaient de les signer pouvaient venir exploiter du charbon sur place. C'est un territoire, en repensant aux frontières, qui est vraiment spécifique et stratégique géopolitiquement. Car, à part être un endroit de passage, il n'y a rien d'autre à exploiter que le charbon. C'est un charbon de très grande qualité qui a été extrait en grande partie par les Russes puisqu'ils ont les terres les plus proches. C'est vraiment le nord-ouest de la Russie. Et c'était presque une terre promise pour les personnes qui allaient travailler là-bas puisqu'ils avaient tous les avantages d'un régime communiste, c'est-à-dire que tout était partagé, ils étaient logés, nourris, venaient en famille, mais sans les désagréments et la dureté d'un régime autoritaire et de tout ce qui pouvait se passer sur le continent. Donc c'était une aubaine pour les personnes d'aller là-bas. Maintenant, c'est essentiellement une communauté de scientifiques qui vit là-bas étudiants notamment les effets du réchauffement climatique sur le permafrost.

En arrivant sur place, je ne savais pas trop quoi faire. J'aime bien filmer des gens qui marchent, les suivre, faire « des films de nuques » qui traversent les paysages. Mais j'avais contacté en amont une personne à Longyearbyen, Alexander Romanovskii, qui était guide touristique dans une ville qui s'appelle Pyramiden, une ville abandonnée, une ville fantôme, et qui est devenue aujourd'hui, une ville totalement touristique.

Je lui avais proposé de se rencontrer pour qu'il me conte cette visite guidée de mémoire, depuis le canapé de son salon. C'est une visite guidée qui dure environ une demi-heure, qu'il a donc décrite de mémoire assis dans son canapé, devant la caméra. Il y avait une sorte de décalage, mais ce n'était pas hyper satisfaisant. Mais il y a une phrase que j'ai retenue, hormis tout le contenu qu'il a fourni et qui a donné lieu à la collaboration avec Félicien Pecquet cité plus haut, il disait, à la toute fin, « oui, c'est une ville fantôme qui peut faire peur. On est toujours armés pour se défendre des ours polaires. Mais ça reste un endroit très friendly, c'est *A very friendly place* ».

J'ai gardé cette phrase-là pour la transposer dans ma recherche. Parce qu'en fait, pas mal d'objets fabriqués pendant ma recherche étaient relativement déceptifs mais je voulais montrer que c'était l'ensemble qui était le plus important et que accumulés, ces objets allaient fabriquer « un » moment. Il me semble que ça a été comme un langage performatif comme si le fait d'appeler mon DSRA *A very friendly place* avait rendu ce moment convivial et sympathique. Il y avait aussi la sortie du Covid, ça a peut-être joué à la faveur de ça.

Michèle :

Mais il y a eu quand même quelque chose qui fait que la marche ne s'est pas déroulée qu'avec une partie des personnes qui étaient là, mais finalement, avec toute la communauté qui était enrôlée dans ton DSRA et qui est montée jusqu'en haut du Puy Mary. Ensuite, le soir, le repas a vraiment été un moment qui a été à la fois un moment de présentation, de jeu de références, mais qui a aussi laissé beaucoup de place à tout le monde. On avait toutes vécu la même expérience.

Je veux dire que c'est comme si tu avais annoncé quelque chose et que cette chose, elle était advenue. Comme le noir au milieu de ton film. Tu avais laissé de la place à force de soustraire. Parce que tu soustrais beaucoup, quand même. C'est pour ça que je rigolais quand tu dis que tu n'es jamais satisfait. Tu passes ton temps à retirer, à faire des choses et à les retirer.

Matthieu :

Je crois que j'ai compris quelque chose aussi à ce moment-là, par rapport au hasard. J'ai lâché du lest parce que j'ai eu trois années de recherche pas évidentes, parce que, justement, j'avais l'impression de chercher le rien, pas de rien trouver, mais en tout cas de remplir un ordinateur sans rien pouvoir agencer. Et là, ça a fait sens, je crois, à ce moment-là.

Et par le titre et par l'aléatoire, plus que le hasard, l'aléatoire. Je parlais de la météo tout à l'heure, mais c'est vrai que si ce jour-là, il n'avait pas fait beau, c'est soit on se tapait trois heures de marche sous la pluie et là, ça allait être beaucoup moins convivial, soit on arrêtait tout. Donc, il y avait cette part de hasard/chance météorologique, il y avait la part de hasard aussi de leur réaction quand iels sortent de la voiture et que je leur dis « je ne répondrai pas à vos questions sur ça ».

Michèle :

Oui, d'accord, il y a de l'aléatoire, mais en même temps, tu leur avais adressé les objets.

Matthieu :

Oui. Iels s'étaient réunis ici à l'ESACM, avant de partir. Oui, mais je n'ai pas cadré. Tu vois, c'est dans ce sens-là, on n'est pas dans un schéma figé. Pour moi, c'était déjà beaucoup parce que j'ai toujours essayé justement d'enserrer les choses dans quelque chose de très précis et je me suis peut-être rendu compte à ce moment-là que je n'étais pas tellement fait pour ça, qu'il fallait que je laisse faire certaines choses, comme en montagne finalement, on peut maîtriser nos gestes, le matériel, les techniques mais il y a toujours cette part de hasard du paysage environnant. Et encore une fois, s'est déroulé le film en fait. Oui, c'est ça.

Que le film ait eu lieu et que son déroulé ait été facilité bien entendu par le soleil et des personnes qui avaient envie vraiment de profiter pleinement de ce moment, bien sûr. Mais c'est ce déroulé qui a permis ça en fait aussi. C'est pour ça que je disais, c'est comme le noir au milieu de mon film.

Michèle :

La recherche, elle existe, elle est là. Tu l'as faite avec tes travers comme tu dis : celui de vouloir cadrer, de ne jamais être certain de trouver le sens exact de ce que tu es en train de faire, d'avoir beaucoup de doutes à ce moment-là.

Matthieu :

Alors qu'à ce moment-là, j'en avais besoin. Pour pouvoir finir quelque chose, j'avais besoin à ce moment-là de me dire « OK, je travaille sur ça ». Alors, je ne sais pas si c'est un coup de chance ou si c'est inconscient, mais c'est l'agencement de tout ça à la fin qui m'a fait apprécier le moment. C'était déjà quelque chose pour moi à ce moment-là. Et aussi me dire que les choses pouvaient s'agencer de cette manière. Je trouvais ça simple sur le papier. Et finalement, c'est plus complexe que ce que je pensais. Alors que j'ai cherché pendant trois ans à complexifier les choses. Le mouvement s'est fait à l'inverse. Il s'est ouvert. Je ne sais pas comment dire. Il s'est finalement déployé de manière complexe dans un geste super simple.



1. Photo prise de la voiture du jury quittant Le Claux le dernier jour du DSRA.



JACUZI N° 9

Jacuzi est une édition périodique d'entretiens de la coopérative de recherche de l'ESACM.

Proposition et enregistrement de cet entretien
Philippe Eydlieu, Michèle Martel, Alex Pou

Retranscription et graphisme
Alex Pou, Michèle Martel

Iconographie
Matthieu Dussol

Impression
ESACM, novembre 2024

